

s'obligea à payer la moitié de ses revenus, et à fournir des troupes au roi Ferdinand toutes les fois qu'il en seroit requis.

Il ne restoit plus en Espagne que le gouverneur de Séville qui conserva son indépendance, lorsque Ferdinand, à la tête de ses armées invincibles, envahit son territoire et s'empara de Carmona, aidé des secours du roi de Grenade. On est étonné de cette division des princes arabes; mais elle s'explique par la différence d'opinion politique qui régnoit entre eux. La faction qui dominoit à Grenade étoit composée d'Arabes d'origine de Palestine, tandis que ceux de Séville étoient des Arabes d'Afrique: les premiers reconnoissoient un roi, les autres s'étoient formés en république. Après la prise de Cantillana, de Gerena, et la destruction du pont de bateaux qui communiquoit au château de Triana, le roi Ferdinand mit le siege devant Séville: son gouverneur, appelé Akataf, la défendit pendant seize mois avec une valeur héroïque, tantôt en détruisant les ouvrages des assiégeants par des sorties, tantôt en soutenant les opérations du roi de Niebla qui étoit venu à son secours; mais malgré ses efforts, ayant vu détruire leur flotte et celle des Africains qui venoient à leur secours, n'ayant plus de vivres et de munitions, les habitants de Séville furent obligés de se rendre le 23 novembre 1248. Cette ville avoit été cinq cent trente-quatre ans au pouvoir des mahométans.

En vertu de la capitulation, le roi D. Ferdinand accorda un mois à tous les habitants qui voudroient partir, et emporter avec eux leurs biens: suivant l'opinion des historiens, il en sortit 100,000 individus, dont une partie passa en Afrique, et les autres se réfugièrent à Grenade.

La conquête de Séville entraîna celle de Xeres, de Medina Sidonia, de Cadix, et la soumission du roi de Niebla.

Après un siècle glorieux le roi Ferdinand mourut; ses vertus le firent placer au rang des saints: il laissa le trône de Castille à son fils D. Alonzo, surnommé le Sage, avec qui Mohamed-Alhamar renouvela son traité d'alliance. Bientôt les divisions qui s'élevèrent entre les princes chrétiens donnerent aux mahométans le desir de recouvrer leur indépendance, surtout quand ils virent que les Castillans avoient enlevé au roi de Niebla ses états pour avoir donné un asile à l'infant D. Enrique, frere du roi, avant son passage en Afrique. Le roi de Murcie, Aben-Hudiel, se ligua avec le roi de Grenade, et tous deux appellerent à leur secours le roi de Maroc, descendant de ces Arabes qui avoient jadis vaincu les Almohades. Ce prince leur envoya des troupes qui, réunies à celles de Grenade et de Murcie, entrèrent sur les terres des chrétiens, et s'emparèrent de différentes villes, entre autres de Xeres et de Medina Sidonia. Ces succès engagerent les rois d'Aragon et de Castille à se réconcilier; et pendant que le roi d'Aragon se dirigeoit contre Murcie, Alfonso se dirigea contre l'Andalousie, gagna une bataille sur les rois confédérés, et reprit possession des places qu'on lui avoit enlevées.

Des révoltes intérieures rendirent encore la situation de Mohamed-Alhamar plus désas-

treuse; il mourut avant de les avoir apaisées. Ce souverain fut le fondateur du royaume de Grenade; il embellit la capitale par plusieurs beaux édifices; il la fit entourer de nouvelles murailles, et bâtit un palais à l'Albaysin. Voulant que sa cour rappelât la gloire et l'éclat de celle des Abdérames à Cordoue, il fit ouvrir des écoles publiques, institua des académies pour le perfectionnement des sciences, distribua ses largesses aux savants, et encouragea de tous ses moyens les arts et le commerce.

Les guerres successives qu'il fut obligé de soutenir lui avoient fait connoître les avantages d'avoir des troupes réglées, et de pouvoir les entretenir. Il avoit su en conséquence établir dans ses finances un ordre que n'avoient point eu ses prédécesseurs; il avoit imposé, comme contribution, le septième de tous les revenus, sans compter d'autres droits non moins productifs, qui le mirent en état de tenir toujours sur pied des troupes régulières, sans compter les milices, et d'en imposer ainsi aux princes chrétiens. C'est dans cet état qu'il laissa son royaume à son fils Mahomad El-emir Alhamar. D<sup>ma</sup> Violante, mere du roi D. Alfonso, obtint de son fils qu'il envoyât un ambassadeur au nouveau roi de Grenade pour le féliciter sur son avènement au trône: plusieurs seigneurs castillans, qui par différents sujets de mécontentement étoient venus offrir leur service à Mohamed, profiterent de cette circonstance pour demander au nouveau roi de rentrer dans leur patrie, et ce monarque non seulement leur accorda leur demande, mais les accompagna jusqu'à Séville. Bientôt séduit par les belles qualités du roi D. Alfonso, il conclut un traité de paix, où il s'obligea de payer à la couronne de Castille un tribut annuel, et qui mit fin au soulèvement de plusieurs de ses provinces.

Mahomad II conserva la paix avec le roi D. Alfonso, tant que ce souverain fut présent; mais apprenant qu'il avoit été se faire couronner empereur d'Allemagne, il saisit ce moment pour secouer le joug, et réuni à l'allié de son père, Aben-Jacob, roi de Maroc, il gagna deux batailles contre les chrétiens; la première dans laquelle mourut D. Nuno de Lara, et la seconde qui coûta la vie à l'archevêque de Toledé, D. Sanche.

Ces succès rapides avoient porté l'inquiétude à la cour de Castille, lorsque l'infant D. Sanche obtint, par l'entremise de D. Lope de Haro, qui avoit conservé des relations avec Mahomad II, une trêve de deux ans, en rendant au roi de Grenade la souveraineté de Guadix et de Malaga. Cette trêve fut rompue au retour en Espagne du roi D. Alfonso; mais ce prince, aussi malheureux lui-même que ceux à qui il avoit laissé le gouvernement de ses états, éprouva des revers, et fut contraint à demander la paix.

Mettant à profit ce temps de tranquillité, le roi de Grenade bâtit un château fort qu'il nomma les Tours Vermeilles, un autre à la porte de Biptaubin, et cinq grosses tours vers la partie de la ville qui avoisine la plaine, afin de pouvoir protéger les gens de la campagne, lorsque les chrétiens les serroient de trop près. Ce fut ce même prince qui construisit le magnifique palais de l'Alhambra, dont nous donnerons une description particulière.

Les dissensions qui régnoient parmi les chrétiens furent cause que l'infant D. Juan, fuyant

la colere de son frere D. Sanche, se réfugia en Afrique, et offrit au roi de Maroc de lui faciliter la conquête de Tarifa. Ce siege presenta l'exemple d'un courage et d'une fidélité tels qu'on en voit peu dans l'histoire des hommes. L'invincible gouverneur, D. Alonzo Perès de Gusman, consentit à voir périr son fils, qu'on avoit fait prisonnier, plutôt que de rendre la place confiée à sa défense. Cet acte d'héroïsme désarma l'infant D. Juan, qui se retira à Grenade. Les troubles continuant parmi les chrétiens, les rois maures auroient pu en profiter, si le même Perès de Gusman n'avoit, par sa valeur et ses bonnes dispositions, arrêté leur progrès.

L'an 1302, mourut à Grenade Mahomad-Alhamar; il eut pour successeur au trône de Grenade son fils Mahomad, surnommé l'Aveugle. Ce souverain, à cause de son infirmité, ne pouvant tenir les rênes du gouvernement, les confia à son cousin Ferraguen ou Farrax, gouverneur de Malaga, qui, pour se rendre plus puissant, entreprit contre les chrétiens des guerres marquées d'abord par quelques succès, mais qui tournerent ensuite à son désavantage. Le mécontentement qu'excita parmi les mahométans le caractere emporté de Ferraguen produisit une insurrection générale, à la tête de laquelle fut placé Aben-Nasser, qui fit massacrer son frere Mahomed III, et se fit élire roi de Grenade. Le ministre Ferraguen fuyant la persécution se retira dans les environs de Malaga, et là rassemblant une armée de mécontents, aidé d'un prince puissant de la descendance des rois de Maroc, entreprit de placer sur le trône son fils Ismael-Ben-Gualid. Beaucoup de nouveaux partisans se joignant à lui, et Mahomed, se trouvant sans force pour lui résister, celui-ci ne put échapper à sa vengeance qu'en se dépouillant volontairement de la couronne, et ne gardant pour toute possession que la ville de Guadix qui lui fut abandonnée pour sa retraite. Ismael fut alors proclamé souverain de Grenade, sous le nom de Aben-Alamar. Sitôt que l'infant D. Pedre, qui régnoit alors sur la Castille, sut les troubles qui agitoient les musulmans, il marcha au secours de son allié Mohamed IV, qui eut un moment l'espérance de remonter sur le trône. L'infant D. Pedre, avec les grands-maitres des ordres de Saint-Jacques et de Calatrava, pénétra sur les terres de Grenade, gagna une bataille près d'Alacen, s'empara de Belmes, et auroit poussé très loin ses victoires, si les mahométans n'avoient reçu un secours considérable des rois de Fez et de Maroc. La balance se trouvant par là rétablie entre les deux peuples, leurs efforts durent s'accroître, et les deux infants, D. Pedre et D. Juan, virent devant eux une armée considérable, commandée par le fier Osman, à qui Ismael devoit déjà le trône et la vie.

Les deux armées se rencontrèrent près du château de Illora: Osman se trouvant vis-à-vis de la division de D. Juan avec toutes ses troupes la mit en déroute, et, fier de ce premier succès, attaqua les deux infants à la fois. Tous deux soutinrent le combat avec une grande valeur; mais D. Pedre, accablé de fatigue, tomba mort de cheval; D. Juan, quelque temps après, eut le même sort. Cet événement frappa de terreur les chrétiens, qui fuirent de tous côtés, abandonnerent leurs équipages et le corps même de l'infant D. Juan. Par suite de ces égards qui existoient alors dans les guerres, Ismael fit rendre des honneurs funebres à l'infant, et

renvoya son corps, dans un riche chariot couvert d'une étoffe d'or, à son fils D. Juan, l'héritier du trône.

Les suites de cette victoire mirent entre les mains du roi de Grenade une partie du royaume de Murcie, Huesca, la ville de Martos, et obligèrent le roi de Castille à conclure la paix. Un événement inattendu causa la mort d'Ismael: le gouverneur d'Algésiras, à qui il avoit enlevé une belle captive qu'il avoit faite à la prise de Martos, s'introduisit dans l'Alhambra, et au moment où le roi passoit dans une galerie se précipita sur lui, et l'auroit tué sans le secours de l'alcade Abein-Alama, qui repoussa les conjurés et rétablit l'ordre dans Grenade. Ismael survécut de peu de jours à cet attentat, et laissa le trône à son fils Mahomad.

Le regne de Mahomad V ne fut marqué par aucune circonstance mémorable. La mort d'Osman auroit nuit au succès de ses armes, si ce guerrier n'eût été dignement remplacé par un de ses fils nommé Abubecet Odman, qui remporta plusieurs avantages sur les chrétiens. Mahomad lui-même conclut bientôt un traité avec le roi de Castille, et vint le visiter à sa cour: soit méfiance de cette démarche, soit mécontentement particulier, ce prince fut peu de temps après assassiné par les siens dans la ville de Malaga.

Sitôt que la nouvelle de cet événement parvint à Grenade, le chef de la justice éleva au trône le fils du monarque assassiné, nommé Joseph-Abul-Hegex, qui se mit sous la protection du roi de Maroc, et leva une armée formidable pour secouer le joug des chrétiens, et signaler les premières années de son regne. Le roi de Maroc débarqua en Espagne, et eut de brillants succès jusqu'au moment où le roi de Castille, réunissant ses forces à celles du roi de Portugal, vint présenter la bataille aux mahométans sur les bords du fleuve Salado: ceux-ci acceptèrent bravement le défi: le roi de Castille dirigea son attaque contre le roi de Maroc, et le roi de Portugal contre celui de Grenade: le combat fut sanglant et long-temps indécis; mais tout-à-coup Gonsalo Ruis de la Vega et son frere Garcilaso parvinrent à passer le fleuve Salado, et à tomber sur les flancs des Africains dont ils mirent les escadrons en déroute. L'alarme se mit alors dans cette armée nombreuse, et la confusion fut telle qu'en moins de quatre heures la victoire fut complete pour les chrétiens; les deux fils du roi de Maroc, Fatime sa femme, fille du roi du Tunis, et les principaux chefs de son armée, restèrent prisonniers: un butin immense fut le prix des vainqueurs. Cette bataille, l'une des plus célèbres dans les fastes de l'Espagne, se donna le 30 octobre 1340: elle fut suivie d'une autre victoire près du fleuve Palmones, et d'une bataille navale également à l'avantage des Espagnols. Ces événements entrainerent la reddition des places d'Alcala Real, d'Algésiras, et de Palma.

Les Maures étoient réduits à la ville de Grenade et à la plaine qui l'entoure, lorsque le fils de Ferraguen, frere du roi Ismael, soutenu par les tribus puissantes des Zegrís et des Gomeles, attaqua inopinément le palais de Grenade, assassina le roi Joseph, et se fit proclamer-roi sous le nom de Mahomad Lago ou le Vieux. Son bonheur fut de courte durée:

Les autres tribus principales, les Abencerages et les Venetes, éleverent en opposition Mohamed-Aben-Alhamar. Le roi détrôné ne perdant point courage se retira à Ronda, et conclut une alliance avec le roi D. Pedre-le-Cruel, et se présenta en force sur les terres de Grenade. Son compétiteur résista avec courage, mais demanda bientôt la paix : inquiet même sur la conduite de ses ambassadeurs à la cour de Séville, et confiant dans la générosité du roi de Castille, il se rendit auprès de ce prince qui, abusant de sa bonne foi, le fit périr, et envoya sa tête à Mahomad. Celui-ci, reconnu de nouveau pour roi de Grenade, se déclara vassal du roi de Castille, et lui prêta son secours dans les guerres qu'il eut à soutenir contre le roi d'Aragon et le comte de Transtamare. Il mourut en 1379, et eut pour successeur au trône son fils Mahomad-Abul-Hagen, qui embellit la ville de Grenade, et fit construire deux palais, un au-dessus du Généralife, nommé de la Novia, dont il ne reste aucun vestige; l'autre, appelé des Alixares, dont l'architecture avoit beaucoup de rapport avec la tour de Comares. Il augmenta les tours déjà nombreuses qui entouraient la ville de Grenade, et qui sembloient la rendre imprenable. Il encouragea les arts, les lettres : sous son regne la poésie et la musique firent des progrès, et on vit sur-tout régner la galanterie et l'élégance des mœurs, dont les Arabes alors, plus civilisés que les autres peuples, donnoient l'exemple au monde.

Après la mort de Mahomad VII, son fils Joseph-Abou-Abdalla monte sur le trône, et introduit à son avènement la coutume d'arborer l'étendard royal sur l'une des tours de l'Alhambra. Son regne fut de courte durée, et ne fut marqué par aucun événement mémorable. Un de ses fils, Mahomad-Ben-Balba, s'empara de la couronne aux dépens de son frere aîné; mais comme si le sort eût voulu venger cette injustice, et rétablir l'ordre naturel de la succession, il eut pour successeur ce même frere qui avoit échappé par miracle à la mort. Le premier soin du nouveau monarque, qui prit le nom de Joseph III, fut de réconcilier entre eux les chefs des différentes tribus, confirmant dans leurs emplois tous ceux qui lui avoient été opposés pendant le regne de son frere, et se chargeant lui-même de l'éducation de ses neveux comme de ses propres enfants. Ce prince mourut adoré de ses peuples qui lui consacrerent un tombeau dans l'Alhambra, et firent dans une longue épitaphe, rapportée par Marmol, l'énumération de ses vertus.

Après la mort de Joseph III, le trône de Grenade fut alternativement occupé par trois compétiteurs; Mahomad X, surnommé le Gaucher, fils de Joseph III; Mahomad XI surnommé le Petit; et Joseph IV, qui vécut peu de temps, et laissa définitivement la couronne à Mahomad X. Tous ces princes éprouverent encore des pertes contre les chrétiens, et virent de jour en jour se resserrer l'étendue de leurs frontieres. A cette époque les révolutions dans l'intérieur de Grenade et les démêlés parmi les familles puissantes prenoient un caractère plus prononcé, et faisoient déjà présager les malheurs qu'ils devoient entraîner. Après les regnes éphémères de ces trois souverains, deux autres se disputerent encore la couronne, et jouirent peu de temps chacun du pouvoir souverain; Mahomad XII, surnommé le Boiteux,

et Aben-Ismael : ce dernier, protégé par les Zegrís, eut l'avantage en laissant la couronne à son fils Muley-Hassem, dix-neuvième roi de Grenade. Cette époque de l'histoire de Grenade marque à la fois le plus haut point de grandeur de cet empire, celui où la civilisation avoit fait le plus de progrès, et où cependant l'état étoit le plus près de sa ruine. Enivrés de plaisirs, de richesses, et de gloire, les Maures avoient perdu les qualités austères de leurs aïeux : la galanterie et l'honneur leur donnoient encore de ces vertus factices qui suppléent quelque temps à la vigueur naturelle de l'ame; mais ils n'avoient plus la patience à supporter les travaux de la guerre, les privations, les fatigues; ils ne s'imposoient plus la loi sévère de tout sacrifier à rester unis contre leur ennemi commun. Cette union devoit plus nécessaire que jamais au moment où le mariage de Ferdinand et d'Isabelle alloit produire un ensemble dans les opérations des chrétiens, et concentrer tous leurs efforts. Au lieu de s'occuper sérieusement de la défense de leur empire, les Maures passaient le temps à des tournois, à des fêtes; leurs souverains consacroient à l'embellissement de leurs palais les revenus de l'état : le dernier roi fit bâtir deux nouveaux palais dans des situations choisies; l'un des deux existe encore, et se nomme le *Généralife de Dgene-Lalife*, ou jardin agréable.

Les fêtes qui faisoient de Grenade un séjour enchanteur étoient cependant quelquefois cause de scènes sanglantes : les partis se tenoient toujours en présence, ne perdoient point une occasion de se provoquer, et de laisser de cruelles traces de leur jalousie et de leur haine. Profitant de ces dissensions, les Castillans continuèrent leurs conquêtes; et parvinrent à prendre d'assaut la ville d'Alhama, place importante par sa richesse, sa situation forte, et sa proximité de Grenade. Cette perte fut si sensible aux Maures, qu'oubliant leurs ressentiments, toutes les tribus, d'un commun accord, offrirent à Muley de l'accompagner pour aller reconquérir la ville; et en effet il marcha en personne à la tête de vingt-cinq mille combattants et de huit mille chevaux. Les chrétiens opposèrent une barrière insurmontable à tous ces efforts; les musulmans furent repoussés deux fois, et obligés à une retraite honteuse. Muley-Hassem revint à sa cour si abattu qu'il négligea même de faire aucune disposition pour la continuation du siège; et les tribus, voyant le danger qui les menaçoit par l'inaction de leur souverain, se révolterent, et élurent pour roi Boabdil ou Abu-Abdalah, fils de Muley-Hassem. Ce prince fit de nouveaux efforts pour reprendre Alhama, mais aussi infructueux; il revint alors à Grenade, et employa tous ses soins à calmer les troubles qui s'étoient rallumés. C'est alors qu'il commanda cette exécution terrible, mais peut-être alors nécessaire, d'une partie de la tribu des Abencerages, dont les restes épars sortirent de la ville, et allèrent chercher un refuge dans les Alpuxarres et à Malaga. Bientôt se réunissant à d'autres mécontents, et mettant à leur tête le roi Muley-Hassem qu'ils firent venir de Malaga, ils entrent dans Grenade, pénètrent dans le palais, et font un horrible massacre de leurs ennemis les Zegrís, et des tribus qui servoient leur parti. Pendant plusieurs jours la ville fut livrée aux horreurs d'une guerre civile, jusqu'à ce que les fureurs s'étant calmées, il fut convenu entre les différents partis que Muley gouverneroit l'Albaycin, et son fils

l'Alhambra, laissant aux tribus la liberté de reconnoître le souverain qu'elles voudroient. Quelques Abencerages, qui refuserent de consentir à cette transaction, passerent chez les Espagnols, et se firent chrétiens.

Profitant de cet état de choses, le marquis de Cadix et le comte de Cifuentes tenterent de surprendre Malaga, dont Muley-Hascem avoit laissé le commandement à son frere Mahomad le Zagal: celui-ci les laissa approcher des murs de la ville, mais garnissant les hauteurs qui la dominant il leur coupa la retraite, et fit la plus grande partie de leur monde prisonnier: le peu qui échappa se retira à Antequera. Cette action acquit à Mahomad une réputation telle que son neveu Boabdil crut devoir faire une action d'éclat pour la balancer: il s'avança vers Lucena avec quelques succès; mais bientôt attaqué de tous côtés dans sa retraite, il fut obligé de se rendre, après une vigoureuse défense.

Aussitôt que Muley-Hascem apprit cette nouvelle, il offrit une forte rançon et différens captifs en échange de son fils. Boabdil, au contraire, représenta au roi de Castille qu'il n'obtiendrait jamais de son pere des conditions aussi honorables que celles qu'il pouvoit accorder lui-même, et lui proposa, s'il vouloit l'aider à remonter sur le trône, de lui payer annuellement 14,000 écus d'or, de lui rendre hommage pour Grenade, et de se présenter aux cortès de son royaume toutes les fois qu'il en seroit requis; il consentoit de plus à donner en otage son fils aîné et douze des principaux seigneurs de son royaume.

Cette conduite honteuse acheva d'exaspérer Muley-Hascem: ce vieillard déshérita publiquement son fils; mais les partis que Boabdil avoit à Grenade l'introduisirent secrètement dans la ville, espérant que le peuple se déclareroit en sa faveur; mais ayant remarqué l'éloignement général pour sa personne, il se réfugia à Almeria, et de là à Cordoue. Mahomad le Zagal marcha vers Grenade, et rencontrant dans la *Sierra Nevada* un parti de chrétiens qu'il défait complètement, il entra triomphant dans cette ville. Les habitants voyant un de leurs rois en fuite, et l'autre dans un âge avancé, se souirent à celui qui pouvoit les défendre, et choisirent, d'une commune acclamation, Mahomad Zagal. Boabdil cependant conservoit un parti dans la ville, et soutenu par les rois catholiques sembloit garder encore une ombre du pouvoir. Il fut donc convenu que Mahomad posséderoit Grenade, Malaga et Almeria, et que Boabdil auroit tout le reste jusqu'au royaume de Murcie.

Pendant tous ces troubles les chrétiens marchoiert de conquêtes en conquêtes: l'année 1485, ils s'emparèrent de Ronda, de Marvella; bientôt après d'Illora que l'on appelloit l'œil droit de Grenade, et de Monclin qui se nommoit le bouclier de cette ville. Mais une perte plus sensible devoit décourager encore les musulmans: Malaga ne put résister malgré les efforts de Acmet Zegri pour la défendre, et de Mahomad pour la secourir; elle se rendit en 1487, et cette perte fut suivie de celle de Huescar et de Vera. Ces évènements augmentèrent les démêlés entre l'oncle et le neveu, et celui-ci devenant plus puissant, et ayant repris la possession de Grenade, Mahomad prit le parti de céder au roi catholique, pour une somme d'argent considérable, ce qui lui restoit en Espagne, et de passer en Afrique où il finit ses jours.

Sîtôt que le roi Ferdinand se fut ainsi emparé de toute la campagne aux environs de Grenade, et de tous les points qui en défendoient les approches, il somma Boabdil de tenir la promesse qu'il lui avoit faite de lui remettre la ville s'il venoit à reprendre le gouvernement; mais ce souverain, à qui il ne restoit plus d'autres états que la ville même qu'il possédoit, lui répondit qu'il s'enseveliroit plutôt sous les ruines de Grenade que d'accomplir une promesse qui le déshonorait: en conséquence il fit fortifier les murailles, et prêter serment à ses sujets de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Sur ces entrefaites les rois Ferdinand et Isabelle se présentèrent devant Grenade avec cinquante mille combattants, parmi lesquels on comptoit dix mille hommes de cavalerie: le roi assit son camp dans la plaine de Grenade, et, pour diminuer les fatigues du siège et préserver ses troupes des intempéries des saisons, il bâtit dans la plaine même une ville à laquelle il donna le nom de Santa-Fé. Pendant neuf mois consécutifs les Maures firent continuellement des sorties qui leur réussirent quelquefois, mais qui ne pouvoient jamais que retarder quelque temps leur ruine. Resserré de plus en plus dans ses murs, le roi Boabdil, se voyant sans espérance de secours, conclut enfin une capitulation en vertu de laquelle le roi de Grenade, la noblesse, et la bourgeoisie, devoient livrer l'Alhambra et toutes les autres forteresses aux rois Ferdinand et Isabelle, à qui ils devoient prêter hommage de fidélité et d'obéissance, s'engageant de donner en otage quatre cents des personnages les plus marquants. Il fut convenu, par cette capitulation, que les mahométans conserveroient leurs lois civiles et criminelles, la liberté de leur culte, toutes leurs propriétés, et que ceux qui voudroient s'établir ailleurs il leur seroit permis de vendre leurs biens, qu'on mettroit des vaisseaux à leur disposition pour qu'ils pussent, pendant trois ans, aller s'établir où bon leur sembleroit; et de plus, on accorda au roi Boabdil, pour retraite, la vallée de Purchena, située dans les Alpuchares. Ce traité ayant été ratifié par les souverains respectifs le 25 novembre de l'année 1495, il fut convenu que la prise de possession de Grenade auroit lieu le 6 de janvier de l'année suivante. Mais pendant cet intervalle un alfati, de la tribu des Zégris, se mit à prêcher le peuple, et à l'engager à plutôt s'enterrer sous les ruines de la ville que de la livrer. Boabdil craignant les effets d'une révolte se pressa d'exécuter les articles de la capitulation avant même le terme convenu, et le 2 de janvier 1496, les rois de Castille et Aragon, Ferdinand et Isabelle, firent leur entrée, et reçurent les clefs de la ville des mains du malheureux roi, qui se retira bientôt après avec sa famille à Purchena: mais sentant bientôt toute l'horreur de sa situation, et ne pouvant se résoudre à vivre plus long-temps dans un pays qui lui rapeloit sans cesse sa honte et ses malheurs, il vendit pour une somme assez forte d'argent tout ce qu'il possédoit, et passa de là en Afrique où il finit ses jours par une mort obscure.

Ainsi finit, dit Florian, la puissance des Maures en Espagne, après avoir duré sept cent quatre-vingt-deux ans, depuis la conquête de Tarik.

On a dû remarquer dans ce précis les principales causes de leur perte: la première étoit dans leur caractère, dans cet esprit d'inconstance, cet amour de nouveauté, cette inquiétude,



éternelle qui leur fit si souvent changer de rois, qui multiplia chez eux, les factions, déchira leur empire par la discorde, et finit par les livrer à leurs ennemis. Ils avoient de plus à se reprocher leur goût pour la magnificence, pour les fêtes, pour les monuments, qui épuisait le trésor public; tandis que leurs guerres continuelles laissoient à peine à la terre la plus fertile du monde le temps de reproduire des moissons, toujours ravagées par les Espagnols. Ces défauts si dangereux, et qui causerent leur ruine, étoient rachetés par des qualités que les chrétiens eux-mêmes leur reconnoissoient. Aussi braves, aussi sobres que les Espagnols, moins disciplinés, moins habiles qu'eux dans la défense, ils leur étoient supérieurs dans l'attaque: l'adversité ne les abattoit pas long-temps; ils y voyoient la volonté du Ciel, et se soumettoient sans murmure. Le dogme de la fatalité contribuoit sans doute à leur donner cette vertu. Observateurs fervents de la loi de Mahomet, ils pratiquoient exactement le beau précepte de l'aumône; ils donnoient aux pauvres non seulement du pain, de l'argent, mais une portion de leurs grains, de leurs fruits, de leurs troupeaux, de toutes leurs marchandises: dans les villes, dans les campagnes, les malades étoient recueillis, soignés, secourus avec une attentive piété. L'hospitalité, de tout temps si sacrée chez les Arabes, ne l'étoit pas moins à Grenade; ils se plaisoient à l'exercer, et l'on ne peut lire sans attendrissement le trait de ce vieillard grenadin à qui un inconnu, teint de sang et poursuivi par la justice, vint demander un asile; le vieillard le cache dans sa maison: dans l'instant même la garde arrive en demandant le meurtrier, et en rapportant au vieillard le corps de son fils que cet inconnu vient d'assassiner. Ce malheureux pere ne livra point son hôte, et quand la garde fut partie: Sors de chez moi, dit-il à l'assassin, pour qu'il ne soit permis de te poursuivre.

#### RÉVOLTE ET EXPULSION DES MAURES.

Du moment où Ferdinand et Isabelle se furent établis dans le palais des Abdérame, l'état des mahométans, qui étoient restés dans leur empire, ne fut plus qu'un véritable esclavage: heureux encore si une soumission absolue avoit pu garantir leur tranquillité. Mais l'intolérance religieuse vint bientôt aggraver une condition déjà si pénible, et une persécution cruelle fut dirigée par les ministres de la religion chrétienne contre ces derniers rejetons d'une race généreuse qui, à l'époque brillante de ses succès, avoit respecté les lois, les usages, et la religion des vaincus.

Une mesure prise peu de temps après la conquête de Grenade, à la demande de l'inquisiteur général, pour expulser les juifs du royaume, servit de prétexte à des démarches plus importantes; on regarda l'occasion comme favorable pour extirper toutes les especes d'hérésies. Cisneros, archevêque de Tolède, fut envoyé à Grenade pour faire la paix de l'église avec tous les mahométans convertis. Ce prélat, conformément à ses instructions, déploya dans cette mission une rigidité extrême, et quelques uns de ceux qu'elle avoit pour objet

furent, en vertu de diverses accusations d'hérésie, condamnés à subir les châtimens autorisés dès-lors par le code du saint-office.

Alarmés avec raison d'une nouveauté aussi étrange, les mahométans réclamèrent l'exécution des stipulations contenues dans la capitulation du roi Boabdil. Cette requête étant restée sans réponse, ils se soulevèrent dans l'Albaycin, et restèrent pendant trois jours en état d'insurrection, jusqu'à ce que D. Fernand, s'étant fait rendre compte de l'affaire, chargea un juge spécial d'entendre les réclamants et de leur faire justice. Ce magistrat commença par obtenir des révoltés qu'ils déposeroient leurs armes; puis il assura, par une publication, que tous ceux qui se feroient chrétiens ne seroient point inquiétés, et il donna, d'un autre côté, l'ordre de livrer à la justice tous ceux qui persisteroient dans leur croyance. Comme cette infraction manifeste à la capitulation se trouvoit appuyée par la force, les mosquées furent bientôt converties en églises, où plus de cinquante mille mahométans vinrent, par nécessité, recevoir le baptême. Ceux qui résidoient dans les Alpuxarras avoient plus de moyens de résister à la violence; ils persisterent dans leur rébellion, et tirèrent tête aux troupes de Gonzalve de Cordoue jusqu'à ce que le roi D. Fernand se présentât en personne pour les soumettre. Ce prince, usant à propos de la force et de la persuasion, parvint à engager la plus grande partie des Maures des Alpuxarras, d'Almeria, de Guadix, et de Nixar, à mettre bas les armes, à payer les contributions qu'il leur imposa, et à se faire baptiser. Mais les mahométans des montagnes de Ronda ne se laisserent point intimider par cet exemple; ils firent une résistance plus opiniâtre, et ils obtinrent par ce moyen la liberté de passer en Afrique, à la seule condition de payer 10 doubloons par tête, ce qui produisit 60,000 doubloons.

Cet événement entraîna la conversion de la plupart des mahométans qui étoient fixés dans les royaumes de Castille et de Léon. Le roi, satisfait des succès dus au système de l'inquisiteur général, fit publier un édit par lequel il ordonna à tous ceux qui ne se feroient pas chrétiens de sortir de ses états dans un délai de trois mois, sous peine d'être traités comme esclaves. Cet ordre produisit l'effet qu'on s'en étoit promis: ceux des mahométans riches qui purent vendre leurs biens quitterent l'Espagne; les pauvres, ou ceux qui ne purent se défaire de leurs propriétés, furent contraints, pour les conserver, de recevoir le baptême.

Il y avoit lieu de croire que la politique et la religion auroient dû être satisfaites de la résignation avec laquelle les Maures s'étoient soumis à ces mesures. Mais l'inquisition ne trouvoit encore dans cette victoire qu'un demi-succès, et elle s'arma de toutes les arguties et de toutes les subtilités théologiques pour livrer de nouveaux combats à ceux d'entre eux qui étoient restés en Espagne sur la foi des traités; elle soutenoit que ces deux classes d'hommes, dont les uns n'avoient reçu le baptême qu'en vue de conserver leurs biens, les autres ne s'y étoient soumis que par force ou par nécessité, ou étoient coupables de profaner sciemment un sacrement du christianisme, ou demeuroient entachés d'hérésie nationale.